

Introduction

La sociologie canadienne anglophone le défi d'une définition

Jean-Philippe Warren and Greg Marc Nielsen

Number 39, 2003

La sociologie canadienne anglophone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002374ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002374ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Warren, J.-P. & Nielsen, G. M. (2003). Introduction : la sociologie canadienne anglophone le défi d'une définition. *Cahiers de recherche sociologique*, (39), 5-13. <https://doi.org/10.7202/1002374ar>

Introduction

La sociologie canadienne anglophone le défi d'une définition*

Le présent numéro a été préparé sous la direction
de Jean-Philippe WARREN
(avec la collaboration de Greg Marc NIELSEN)

Le projet de présenter au public québécois francophone quelques-unes des tendances et certains des thèmes qui animent la sociologie canadienne anglophone depuis plus d'un siècle a surgi d'une constatation banale: là comme ailleurs continuent de soliloquer les deux solitudes, comme si les langues, et parfois déjà les accents, imposaient à la science des frontières que l'objectivité des faits ne saurait complètement abolir¹. Le Canada est à ce titre un formidable laboratoire où se confirme l'idée que les sciences sociales, pour être «universelles» dans leurs visées, pour être autant que possible «neutres» dans l'application de leurs méthodes, demeurent nationalement situées, ne serait-ce que par l'expression de questions particulières autour desquelles tournent leurs travaux et leurs enquêtes. L'historien d'aujourd'hui, jetant un regard sur le développement de la société, ne peut qu'être surpris par l'autonomie dont semble jouir, l'une par rapport à l'autre, les deux traditions (définies ici en termes simplement linguistiques) sociologiques canadiennes. Les points de contact sont rares, les collaborations la plupart du temps hésitantes, les projets de recherche

* Ce numéro spécial a été rendu possible grâce à une subvention du CRSH et de la FQRSC.

1. Un survol rapide des auteurs ayant publié dans les *Cahiers canadiens de sociologie* dans les dix dernières années indique que seulement 6% de ceux-ci sont francophones et que, qui plus est, près de la moitié ont choisi de publier leurs articles en anglais. Le pourcentage est strictement le même en ce qui concerne la *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*. Voir à ce sujet l'article de G. Rocher, «The two solitudes among Canadian sociologists», *Society/Société*, vol. 14, n° 3, 1990, p. 3-4.

conjointes plus nombreux mais ponctuels, les références dans les revues scientifiques, en règle générale, boudées. Nous n'habiterions pas le même pays que nous ne serions pas plus étrangers les uns aux autres. Il est à cet égard remarquable que ce numéro spécial représente la première tentative de faire connaître au public québécois francophone la sociologie canadienne-anglaise, après plusieurs tentatives, inégalement heureuses, faites par la sociologie anglophone ou francophone de se ressaisir et de se reconnaître elle-même². Ainsi, dans les années 1980, la *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* avait décidé de consacrer deux numéros distincts à la sociologie canadienne, en reconnaissance, disaient les directeurs de ces numéros spéciaux, de l'existence de deux traditions de pensée autonomes³, traditions dont quelques «passeurs de frontières» isolés (tels Hubert Guindon ou Patricia Marchak) soulignaient encore davantage le caractère imperméable. Cette ignorance mutuelle est poussée à une telle extrême qu'il n'est pas rare, dans les articles et chapitres consacrés à l'histoire de la discipline, de voir réserver l'adjectif «canadien» à la seule

-
2. Citons en vrac, pour les quinze dernières années, et en ce qui concerne uniquement la sociologie canadienne anglophone: R. J. Brym, «Trend report: Anglo-Canadian sociology», *Current sociology*, vol. 34, n° 1, 1986, p. 1-103; J. R. Brym, (avec la collaboration de Bonnie Fox), *From Culture to Power: The Sociology of English Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989; R. J. Brym et C. St-Pierre, «Canada: Canadian Sociology», *Contemporary Sociology*, vol. 26, n° 5, 1997, p. 543-546; H. Hiller (dir.), «Legacy for a New Millennium», numéro spécial des *Cahiers canadiens de sociologie*, vol. 26, n° 3, 2001, p. 257-263 (dans lequel on retrouve toutefois deux articles consacrés à la sociologie canadienne francophone); W. K. Carroll et al. (dir.), *Fragile Truths: Twenty-Five Years of Sociology and Anthropology in Canada*, Ottawa, Carleton University Press, 1992; D. Millet, «Canadian Sociology on the World Scene», dans Nikolai Genov (dir.), *National Traditions in Sociology*, London, SAGE, 1989, p. 38-54; D. A. Nock, *Star Wars in Canadian Sociology: Exploring the Social Construction of Knowledge*, Halifax, Fernwood Publishing, 1993.
 3. J. D. Jackson (dir.), «State of the Art Issue, vol. 1: Sociology in Anglophone Canada», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 22, n° 5, 1985; D. Juteau et L. Maheu (dir.), «State of the Art Issue, vol. 2: Francophone Quebecois Sociology», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 26, n° 3, 1989; les 7 articles de ce numéro spécial avaient tous été traduits en anglais. À noter qu'en 1987, Gilles Houle avait dirigé un numéro spécial sur le Québec dans les *Cahiers canadiens de sociologie* (vol. 12, n°s 1 et 2), numéro dans lequel se retrouvent des éléments d'une histoire de la sociologie québécoise francophone. Cas rarissime, un auteur qui s'attaque à décrire la sociologie anglophone et francophone, Susan A. McDaniel a publié «Canadian/Quebecois sociology: glimpses of diversity», *Society/Société*, vol. 26, n° 1, avril 2002. McDaniel était à ce moment présidente de la Société canadienne de sociologie et d'anthropologie.

sociologie canadienne anglophone, alors que l'adjectif «québécois» sert quant à lui à désigner exclusivement la sociologie québécoise francophone.

Mais ce projet d'organiser un numéro spécial n'aurait pas abouti s'il ne s'ajoutait, à cette première raison de faire connaître au public de langue française la sociologie canadienne anglophone, une seconde raison plus essentielle, aussi surprenante que troublante: les deux traditions sociologiques canadiennes, malgré la minceur de leurs rapports, malgré la pauvreté de leurs échanges, ont suivi des chemins étrangement parallèles, s'accompagnant tout au long du siècle dans le contexte d'une société en pleine transformation et soumise à des forces qu'elle n'arrivait pas toujours à maîtriser et à diriger. Soumises, en dépit de légers décalages, à des pressions extérieures semblables (industrialisation, urbanisation, etc.), influencées par des épistémès similaires («principe conservateur», catholicisme social et social gospel, etc.), participant à un même monde d'empires, puis de décolonisation, les deux traditions sociologiques ont beaucoup à apprendre d'une meilleure et plus fine connaissance de leurs cheminements.

Les essais réunis dans ce numéro spécial des *Cahiers de recherche sociologique* tentent de présenter quelques-uns des thèmes et des perspectives explorés par la sociologie canadienne anglophone tout au long du siècle. Nous avons demandé aux collaborateurs de ce numéro d'offrir des articles tournant autour de trois grands axes: le développement historique de la discipline (à partir des thèmes des classes sociales, de l'identité, de la théorie de la dépendance et du féminisme), la situation actuelle de la sociologie (à partir des thèmes de l'exclusion, de l'identité culturelle et de la mondialisation) et l'épistémologie (à partir des travaux, entre autres, de Carl A. Dawson et de E. J. Urwick). C'est ainsi que Rick Helmes-Hayes résume la question des classes sociales depuis les travaux des «social gossellers» jusqu'à *l'opus magna* de John Porter. Harry H. Hiller démontre comment les questions posées par la situation historique de l'Ouest canadien ont permis, dans cette région, le développement d'une pratique sociologique originale, dont l'histoire de la sociologie canadienne ne peut ignorer les avancées. Jean-Philippe Warren tente un bref survol des interprétations de la théorie de la dépendance qui ont voulu situer le Canada dans le contexte des empires français, britannique et américain. Roberta Hamilton rappelle l'évolution de la pensée féministe ainsi que les luttes qu'elle dû mener pour se faire reconnaître dans le milieu universitaire.

Regroupant en six grandes tendances les recherches sur le racisme et l'exclusion, Lori Wilkinson souligne les défis pratiques et théoriques qui forment obstacle aujourd'hui à la conceptualisation et à l'éradication de la discrimination dont sont victimes certains groupes. Ian Angus propose, dans une vaste réflexion sur l'identité canadienne et canadienne-anglaise, de déconstruire les catégories qui nous servent à nommer ce qu'au Québec on appelle, dans une formule à la fois creuse et trompeuse, le «reste du Canada». Patricia Marchak brosse un panorama des livres et articles parus sur le sujet de la globalisation, afin de souligner à la fois l'éclairage qu'ils projettent sur ce processus historique et les nombreuses parts d'ombre qui persistent, faute, souligne-t-elle, d'un plus grand intérêt de la part des sociologues. Marlene Shore s'attarde à l'œuvre de Carl A. Dawson, ancien élève de Park à l'Université de Chicago, afin de faire ressortir les postulats de base de la pensée sociologique qui s'est développée au Département de sociologie de l'Université McGill. Brian McKillop, dans un article qui répond à celui de Shore, s'intéresse à E. J. Urwick, sur qui les influences américaines ont été nettement moins vives que les influences britanniques. Enfin, pour clore ce numéro, Robert Brym livre quelques réflexions sur les raisons qui rendent compte de l'essoufflement d'une institution ayant joué un rôle central dans l'histoire de la sociologie canadienne, l'Association canadienne de sociologie et d'anthropologie.

1. Un problème de définition

La «société» qui représente l'objet d'étude des sociologues canadiens anglophones est, pour ainsi dire, une nation absente, ou encore une nation apatride, c'est-à-dire une société composée de plusieurs identités régionales et «ethniques» sans reste et sans somme, mais dont la conscience de soi n'en reste pas moins, à un second niveau, globale et cohérente.

Avant d'entreprendre la lecture de ce numéro spécial, avant d'entrer dans une histoire qui instruit autant sur la société qui a été son objet privilégié qu'elle nous informe sur le genre de science que cette société a produite, le lecteur se bute d'emblée à un problème de définition. Car si la tâche de cette introduction est bien de fournir de larges balises pour comprendre la manière par laquelle la société canadienne anglophone s'est interprétée elle-même à travers sa sociologie et vice versa, la première difficulté qui se présente, c'est de donner un contenu à cette sociologie au-delà du nom qu'on lui accole — que ce soit «sociologie canadienne-anglaise» (en référence implicite à la tradition britannique) ou, comme ici,

«sociologie canadienne anglophone» (en référence à la langue ordinairement utilisée par les praticiens de la discipline). Cette difficulté en est une de taille, car elle réfère implicitement à une question plus large, plus épineuse et plus polémique, celle soulevée abruptement, il y a quelques années, par Robert Brym: existe-t-il, oui ou non, telle chose qu'une sociologie canadienne?

Par «sociologie québécoise francophone», on entend, au plus simple, la sociologie pratiquée par les sociologues affiliés à des universités ou à des institutions francophones québécoises ou ayant été formés au sein de celles-ci. Mais cela laisse entière la question de classer des sociologues fransaskois, franco-ontariens, acadiens, etc. (par exemple, Hubert Guindon, Raymond Breton⁴, etc.) ayant longtemps œuvré dans des milieux anglophones et dont l'œuvre a été publiée principalement en anglais, ou qui ont reçu (comme Joseph-Yvon Thériault), de par leur identification à un des îlots de l'archipel francophone canadien, un accueil initialement ambigu de la part de leurs collègues québécois; ou de ceux (par exemple, Colette Moreux) qui sont demeurés de longues années au Québec avant de retourner enseigner dans leur pays d'origine; ou enfin de ceux (de diverses origines ethniques et linguistiques) qui enseignent ou travaillent dans des institutions francophones mais ne s'identifient pas spontanément à la sociologie québécoise francophone. Sans doute faut-il conclure de tels exemples que — davantage peut-être dans un petit coin de pays comme le Québec — la définition de la «sociologie québécoise francophone» se doit d'être large, inclusive, et que nous ne saurions refuser, à toutes fins utiles, et pour le dire en une formule lapidaire, de naturaliser nul sociologue qui puisse l'être sans ridicule. De même pour la «sociologie canadienne anglophone» faut-il pouvoir accepter diverses exceptions et ne pas se braquer longuement, au risque de céder à toutes sortes de dérapages, sur le cas d'un Erving Goffman, d'un Denis Wrong, d'un Seymour Martin Lipset ou d'un Everett C. Hughes.

4. «Since I work in the anglophone world, Quebec sociologists, with few exceptions, see me as an outsider... On the other hand, since I am a francophone who speaks english with an accent, anglophones generally see me as a Québécois (which I am not) and in perfect Canadian ethnic logic, "as a specialist on Quebec" (which I am not either)... I am sure that a Quebec sociologist who wanted to know more about English Canadian sociology (a fairly rare and perhaps even hypothetical situation) would not spontaneously think of addressing himself or herself to the group of marginals to which I belong, but rather to "genuine" anglophone sociologists.» (R. Breton, «Quebec sociology: agendas from society or from sociologists?», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 26, n° 3, 1989, p. 558.)

La définition plus substantielle de la sociologie canadienne anglophone, par, disons, son objet d'étude (la société canadienne), ses méthodes d'enquête ou sa perspective globale, comporte plusieurs pièges et de non moins nombreux leurre.

Le premier de ces «pièges», c'est la réticence, exprimée depuis longtemps par la sociologie canadienne anglophone, à faire du Canada (anglophone ou non) le cadre de la société globale sur laquelle porte son regard critique et analytique. Alors que plusieurs sociologues québécois francophones ont interprété le Québec — dans une formule dont l'aspect paradoxal révèle bien l'ambiguïté de leur projet de connaissance — comme une «totalité tronquée», les sociologues canadiens anglophones ont préféré interpréter le Canada comme une sorte de «mosaïque globale». La «société» qui représente l'objet d'étude des sociologues canadiens anglophones est, pour ainsi dire, une nation absente. C'est ce qui explique la remarque de Gérald Fortin, faite au cours d'une conférence donnée à l'Université de Sherbrooke en 1968, selon laquelle «la» société canadienne n'a pas d'existence, du moment où les sociologues canadiens anglophones décident de ne s'en soucier aucunement. Ce genre de remarques pourrait passer pour une vulgaire boutade, issue d'un préjugé nationaliste à une époque où l'ignorance du «reste du Canada» passait presque pour une vertu, si elle ne trouvait écho chez des universitaires canadiens-anglais qui, tel Samuel D. Clark, s'imaginent que la nationalité d'une science est assimilable au lieu de ses analyses. «There is, affirmait Clark, a marked difference between sociology in French-speaking and English-speaking Canada. There is no such thing as an English-speaking Canadian society for sociologists to become concerned about⁵.» Cette citation, discutable à maints égards, comporte néanmoins une part de vérité dont nous pouvons tirer leçon: le refus de concevoir le Canada anglais comme le siège de la «société globale» a conduit, parmi d'autres raisons dont ne pouvons ici explorer la nature, à l'adoption d'une conception multiculturelle de la nation, laquelle semblait en mesure d'assurer, par rapport au *melting pot* américain, une plus grande tolérance envers les différences de traditions et de valeurs. Aussi, contrairement aux sociologues québécois francophones, les sociologues canadiens anglophones sont devenus nationalement fiers de rejeter le concept de nation. Ils ont eu l'orgueil chauvin d'avoir pour patrie une terre d'asile. Gad Horowitz ne disait-il pas, dans une formule provo-

5. S. D. Clark, «Sociology in Canada: A Historical Overview», dans S. D. Clark, *Canadian Society in Historical Perspective*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1976, p. 139.

quante, que la politique du multiculturalisme était «The masochist celebration of Canadian nothingness»? Cela n'a pas été sans conséquences, à l'évidence, sur la difficulté éprouvée par plusieurs de définir, par quelques qualités ou caractéristiques propres, la sociologie canadienne anglophone. Mais cela, par ailleurs, n'a jamais empêché nul sociologue canadien anglophone de parler «du» Canada et de «la» société canadienne en des pages qui atteignaient parfois un très réel lyrisme.

Les tentatives de différencier les deux traditions sociologiques en soulignant l'utilisation plus grande, par la sociologie canadienne anglophone, des méthodes quantitatives et un moins grand intérêt pour la théorie et l'engagement critique sont elles aussi extrêmement hasardeuses, si l'on s'éloigne un tant soit peu de l'échantillon fort restreint constitué par les travaux des praticiens directement associés à l'Association canadienne de sociologie et d'anthropologie. En premier lieu, maintes recherches des sociologues canadiens anglophones utilisent des méthodes qualitatives, certains, participant du courant des «cultural studies» ou des études féministes, allant même jusqu'à nier toute valeur aux méthodes quantitatives, ces méthodes étant, selon eux, par nature incapables de saisir l'expérience des personnes concrètes. En second lieu, en dépit du fait qu'aucun sociologue canadien anglophone n'ait produit une œuvre théorique de l'envergure d'un Fernand Dumont ou d'un Michel Freitag, se contentant d'élever à la théorie des débats concrets sur les classes sociales ou les rapports de pouvoir, plusieurs ont été influencés par les travaux théoriques de haut vol du philosophe canadien George Grant, du critique littéraire Northrope Frye, de l'historien Harold A. Innis ou du théoricien des communications Marshall McLuhan. Enfin, la sociologie canadienne anglophone est ouverte, tout autant qu'une autre, à la pensée critique, à l'engagement social et à l'activisme politique, comme le prouvent les travaux de Dorothy Smith, de Himani Bannerji, de Mariana Valverde ou d'Ioan Davies, ainsi que ceux écrits dans la perspective de la théorie culturelle (prise ici au sens large) telle qu'elle a été développée, entre autres, par John Oneill, Bryan Green, Alan Blum, Rob Shields, Ray Morrow ou Raymond Morris. Pour une raison difficile de comprendre, la plupart des historiens ayant écrit sur l'histoire de la discipline au Canada anglais ont insisté sur le fait que, en comparaison de la sociologie du Québec francophone et étatsunienne, la sociologie canadienne anglophone serait moins militante, moins près aussi, en dehors des Commissions royales d'enquête, des grands débats publics qui agitent le pays. Nous avouons mal comprendre ce jugement à lire les engagements puissants et

continus des John Porter, Wallace Clement, Bruce Curtis ou Margrit Eichler. Les travaux conduits dans les perspectives marxistes, féministes ou, plus récemment, du «postcolonial studies» nous apprennent, s'il fallait en douter, que la sociologie canadienne anglophone n'a jamais refusé de prendre part aux débats les plus chauds de son temps et qu'elle n'a différé, sur cet aspect, dans les années 1970, de la sociologie du Québec francophone que par un militantisme moins radical et, disons-le, moins tapageur. À ce chapitre, c'est moins, ce nous semble, la force de leurs engagements respectifs qui les différencie que les lieux de leur inscription et la nature de leur demande.

En bref, plus on tente de spécifier tout ce qui éloigne les deux traditions sociologiques canadiennes, plus on est confondu par, en définitive, le peu qui les sépare. L'histoire de leur institutionnalisation se déroule en parallèle — avec, après la guerre, une période technocratique, à laquelle succèdent une période «critique» et de «nation-building», et, enfin, plus récemment, une période d'annexion progressive au complexe technoscientifique et, pour emprunter le vocabulaire de Michel Freitag, à son opérativité systémique. Le développement de la pensée sociologique elle-même dévoile plusieurs lieux de convergence, avec des débats simultanés sur l'identité, le progrès économique, le rôle de l'État, la définition de la nation, l'exclusion, les classes sociales, le féminisme, etc. Si, là, la théorie fonctionnaliste a été plus largement accueillie et si, ici, le marxisme a connu une mode plus intense; si, là, les politiques identitaires (avec pour corollaire l'éthique du politiquement correct) ont été plus puissantes et si, ici, la question nationale a été un thème davantage ressassé, cela n'empêche pas des croisements surprenants dont le lecteur fera la découverte tout au long des pages de ce numéro spécial.

Bien entendu, les deux traditions sociologiques canadiennes ne sont pas assimilables, au point où l'une serait un simple décalque de l'autre; bien au contraire croyons-nous à l'originalité de ces deux sociologies, comme sont originales les deux cultures anglophone et francophone; mais justement, comme dans le cas de ces deux «cultures sociétales», il semble que plus on s'attache à vouloir les définir par opposition l'une à l'autre, plus il est surprenant de constater à quel point elles se ressemblent. Ainsi, tentant récemment de résumer, en des pages par trop brèves, les caractéristiques de la sociologie canadienne *from coast to coast*, Bruce Ravelli pouvait conclure⁶, après un survol de la littérature consacrée à ce

6. B. Ravelli, «Defining Features of Canadian Sociology», dans J. J. Macionis, N. V. Benokraitis et B. Ravelli (dir.), *Seeing Ourselves. Classic, Contemporary, and Cross-*

sujet, qu'elles se ramenaient en définitive, nonobstant plusieurs exceptions notables de part et d'autre de la frontière linguistique, à une insistance sur le thème de la survivance (face aux éléments hostiles de la géographie, du changement social et des forces politiques et économiques extérieures — insistance liée par ailleurs à un certain nationalisme, sinon un nationalisme certain), à un intérêt privilégié pour l'économie politique et à un engagement critique.

Il y près de cinquante ans, dans une déclaration qui ne manquait pas d'optimisme, un praticien des sciences sociales canadien-anglais pouvait écrire:

Thus it can no longer be said that there are two sociologies, as there are two histories, in Canada. The sociologists of both languages are working with the same concepts and using the same techniques of analysis, derived in large measure from American sociology. And since the French-Canadian sociologists have broken away from obsessive interest in cultural uniqueness, the lines of convergence between French — and English — Canadian sociology are plain⁷.

Ce fut, il va sans dire, un rendez-vous manqué. Aujourd'hui que nous reconnaissons davantage les défis qui nous attendent comme sociologues, que nous soyons de langue française ou de langue anglaise, peut-être est-il permis d'espérer que des échanges fructueux viendront sceller une attention plus grande à ce qui s'est fait et se fait en sociologie d'un océan à l'autre, pour le plus grand bénéfice des uns et des autres — sans avoir, pour se faire, à rompre avec une soi-disant obsession de la société distincte!

Greg Marc NIELSEN
Jean-Philippe WARREN
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia

Cultural Readings in Sociology (édition canadienne), Toronto, Pearson, 2003, p. 10-15.

7. C. B. Macpherson, «The Social Sciences», dans J. Park, *The Culture of Contemporary Canada*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1957, p. 219.